

Rouen et les arts à l'époque d'Abaquesne

Stéphanie Deprouw-Augustin

Paru dans : *Dossier de l'Art* 239, Masséot Abaquesne, L'éclat de la faïence à la Renaissance, mai 2016, p. 12-19.

La carrière de Masséot Abaquesne se déroule dans une ville prospère et ouverte sur le monde. Deuxième du royaume de France en nombre d'habitants, la capitale de Normandie est une ville industrielle où un mécénat de haut rang, issu de la noblesse et du clergé, attire les artistes et favorise le développement des techniques et des styles.

Fig. 1 : *Vue de Rouen* issue du *Livre des fontaines*, 1525. Rouen, bibliothèque municipale, Ms g 3-5 vue 01. Miniature centrale : Jacques le Lieur remettant le Livre des fontaines aux conseillers municipaux, dans une salle de l'« hostel commun » de Rouen, le 30 janvier 1526.

Masséot Abaquesne s'installe à Sotteville-lès-Rouen, juste en-dehors des contraintes spatiales et juridiques de la ville forte, et au plus près de sa principale matière première, la terre sablonneuse des boucles de la Seine. Le pont sur la Seine et les halles, concentrées au Sud, lui sont facilement accessibles. Autre industrie dynamique, les draps de laine teintés de Rouen sont bientôt produits à Darnétal. Grâce à son port de mer, Rouen exporte son drap et accueille, en exclusivité pour la France, la pierre d'alun italienne qui sert de fixatif aux teintures. Les armateurs rouennais sont actifs à Anvers pour affréter des navires dans toute l'Europe, de Cadix en Espagne aux actuels Pays baltes. Après la découverte de l'Amérique, Rouen se met à importer des marchandises exotiques tel le bois brésil, dont on tire une teinture brun rouge.

Une ville de mécènes

La ville abrite aussi une importante noblesse de robe, sédentarisée à Rouen lorsque François 1^{er} transforme l'Échiquier ducal en Parlement de Normandie au début de son règne (1515). La construction d'un nouveau bâtiment, actuel Palais de Justice de Rouen, débute en 1499 pour s'achever vers 1526 : c'est l'un des principaux chantiers civils d'alors. Les avocats et magistrats de cette cour de justice se font construire de splendides hôtels particuliers en ville, tels l'hôtel de Bourgthéroulde. Sa galerie à l'italienne est ornée de bas-reliefs évocant les *Triumphes* de Pétrarque et l'entrevue de François 1^{er} et Henri VIII au camp du Drap d'or (1520).

Rouen est en outre le siège d'un archevêché, dont on connaît le dynamisme au tournant des XV^e et XVI^e siècles : le cardinal Georges d'Amboise (1495-1510), l'un des semeurs de la Renaissance en Normandie, a fait venir des artistes italiens à sa cour. Le fleuron de ce mouvement est la résidence d'été des archevêques à Gaillon. Son successeur Georges II d'Amboise (1510-1550), poursuit cette lancée, entouré d'un clergé d'une grande qualité. La cathédrale Notre-Dame et plusieurs paroisses situées à l'intérieur des murailles connaissent de grands chantiers depuis la fin de la Guerre de Cent Ans (1453) : dans ces édifices, on n'observe pas de réelle rupture. Le style gothique flamboyant et ses scansionnements verticaux persistent, tandis que les baies se parent de vitraux qui, selon le

spécialiste Michel Hérold, sont les plus beaux de France pour cette époque. Engrand et Jean Leprince, venus de Beauvais au début du siècle, sont encore actifs. Un détail de la superbe verrière dite « des chars » provenant de l'église Saint Vincent et remontée dans l'église moderne Sainte-Jeanne d'Arc, montre Adam et Ève chassés du paradis, traitée en couleurs, devant une vue de la ville en grisaille bleutée face au pont franchissant la Seine. La cathédrale n'a pas encore sa flèche monumentale (**fig. 2**). Des mécènes et collectionneurs de premier ordre jouent un rôle majeur dans la découverte de talents comme celui de Masséot Abaquesne ou celui de Jean Goujon : Diane de Poitiers peut-être, liée à la ville de Rouen par son époux, mais plus certainement Anne de Montmorency, grand-maître puis connétable de France, qui fait travailler les deux artistes pour le château d'Écouen. Ces grandes figures ont pu favoriser la carrière nationale de ces artistes, tandis que la ville fournissait les infrastructures logistiques permettant de répondre à des commandes prestigieuses, au besoin à distance.

Fig. 2 : Jean et Engrand Leprince, Adam et Ève chassés du paradis devant le pont de Rouen, détail de la verrière dite « des chars » provenant de l'église Saint-Vincent de Rouen (1522-24) et remontrée à l'église Sainte-Jeanne d'Arc.

Jean Goujon et la « seconde Renaissance »

Pour se faire une idée plus juste de l'état de la ville lorsque Abaquesne apparaît sur le devant de la scène, l'on dispose d'une vue aquarellée (**fig. 1**) et de plans par quartiers, exécutés sur vélin pour l'échevin Jacques Le Lieur en 1525, dans le cadre d'une mission confiée par la commune sur les fontaines publiques. Les imprimeurs, enlumineurs et relieurs étaient pour la plupart installés au « portail des libraires » accolé à la cathédrale.

Fig. 3 : Cheminée en pierre autrefois polychrome et dorée, issue d'un hôtel particulier de la rue du Gros-Horloge à Rouen, vers 1530. Y sont sculptées des scènes de l'histoire de Notre-Dame-de-Lorette. Écouen, musée national de la Renaissance.

Dans la rue du Gros-Horloge, toute proche, se trouvait l'hôtel particulier d'où provient la cheminée à présent exposée dans les appartements de Catherine de Médicis au musée national de la Renaissance. (**fig. 3**). Datée des années 1530, ce décor en pierre calcaire autrefois polychrome et rehaussé d'or illustre des scènes de l'histoire du sanctuaire italien de Notre-Dame-de-Lorette, lieu de pèlerinage alors très en vogue. D'autres éléments issus du même lieu, un plafond et une porte en bois sculpté, sont présentés dans d'autres salles du musée. Au registre de la sculpture rouennaise, il faut encore citer les débuts de Jean Goujon (v. 1510-v. 1566), promis à un brillant avenir à la cour des Valois. Si l'on ne peut affirmer qu'il ait donné le dessin du spectaculaire tombeau de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, commandé par sa veuve Diane de Poitiers et exécuté de 1536 à 1544 dans la chapelle axiale de la cathédrale Notre-Dame (**fig. 5**), il est en revanche certain qu'il a sculpté les deux colonnes d'ordre corinthien qui servent de soutien à la tribune d'orgue de l'église Saint-Maclou, car son nom apparaît dans les archives paroissiales à la fois comme fournisseur de modèles et exécutant, en mai puis août 1541 (**fig. 4**). Il a aussi certainement donné le dessin de la tribune d'orgues, dont il délègua les travaux de peinture à un certain Jacques de Sées. C'est dans cette atmosphère de « Seconde Renaissance », la phase classique du XVI^e siècle français telle que l'a caractérisée Henri Zerner, que se déroule l'essentiel de la carrière d'Abaquesne. L'ornement y est tout aussi présent qu'auparavant ; ce sont essentiellement les proportions des figures et les hiérarchies qui se trouvent modifiées.

Fig. 4 : Jean Goujon, Tribune d'orgue, 1540-1541. Rouen, église Saint-Maclou. Les colonnes d'ordre corinthien qui soutiennent la tribune constituent le premier chantier documenté du sculpteur promis à un brillant avenir à la cour des Valois.

Fig. 5 : Jean Goujon (?), Tombeau de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie (décédé en 1531), 1536-1544. Commandé par sa veuve, Diane de Poitiers. Rouen, cathédrale Notre-Dame, chapelle de la Vierge.

Vestiges d'une période faste

Un rare vitrail armorié provenant de la maison des orfèvres installée autrefois rue du Gros-Horloge, et daté de 1543, est conservé au musée départemental des Antiquités de Rouen (**fig. 6**). Son décor mêle des parties traitées en grisaille et en jaune d'argent, typiques du vitrail civil pour cette période, et le motif central de l'écu traité en couleurs. Aux griffons porte-écus, montés en chef-d'œuvre – le plomb suit la forme du bec – répond une devise latine tirée des épîtres de Saint Paul, signifiant que « le feu en révèle la qualité ».

Fig. 6 : Vitrail de la maison des orfèvres de Rouen, située rue du Gros-Horloge, 1543, Rouen, musée départemental des Antiquités.

En 1550, le roi Henri II (1547-1559) vient pour la première fois à Rouen : les habitants l'accueillent à l'occasion d'une Entrée royale dans la ville. Un feuillet du manuscrit qui commémore l'événement figure la fête brésilienne mise en scène sur les bords du fleuve, à l'aide de 50 Indiens Tupinambas – réputés cannibales – et de 250 Rouennais peints en rouge ! (**fig. 7**). C'est une véritable ode à l'amitié franco-brésilienne, que les motifs commerciaux abordés plus haut poussaient à entretenir soigneusement. Une arche rustique ornée d'Orphée et des muses était installée devant le pont de pierre menant à la vieille ville. Si Robert du Gort imprime à Rouen un livret relatant cette entrée (1551), l'auteur du manuscrit n'est en revanche pas connu.

Fig. 7 : Fête brésilienne et triomphe de la rivière, issu de la Relation de l'Entrée de Henri II, roi de France, à Rouen le 1^{er} octobre 1550, 1551. Manuscrit enluminé sur vélin. Rouen, bibliothèque municipale, Ms Y 28, f. 62. Cinquante Indiens et deux cent cinquante Normands peints en rouge miment des scènes dans une forêt brésilienne reconstituée sur les rives de la Seine.

La peinture, à la croisée des influences

La peinture rouennaise du XVI^e siècle a presque entièrement disparu. Un colloque organisé par Frédéric Elsig à l'Université de Genève devrait relancer les études sur le sujet en 2017. L'iconoclasme lié à la prise de la ville par la communauté calviniste au printemps 1562 ne saurait être seul en cause : à cette époque la peinture n'épouse pas toujours des supports durables. Comme dans de nombreuses villes de France, cet art est irrigué par les courants nordique et italien à la faveur de la circulation des artistes en Europe. Dans les rares œuvres qui subsistent, l'influence anversoise est aussi évidente qu'elle l'est dans le domaine de la faïence. Une *Crucifixion* à taille humaine, datée de 1588, se trouve dans une chapelle de la cathédrale Notre-Dame. Elle a été peinte à l'huile

sur bois par Michel Joncquoy (ou du Joncquoy), pour la Chartreuse de la Rose près de Darnétal, avant d'être rapidement vendue au chapitre cathédral. L'artiste apparaît dans le *Livre des peintres* de Carel van Mander (1604), au chapitre consacré à Pierre Vlerick : tournaisien, spécialisé dans les crucifix peints sur cuivre, il répétait ce motif grâce à un poncif qu'il transportait avec lui. Documenté à Rome en 1573, il est de retour à Tournai en 1581, année où il devient maître. Il entre dans la guilde des peintres d'Anvers en 1584 et s'y trouve encore en 1586. En somme, le tableau commandé pour la chartreuse de Rouen a sans doute été réalisé dans les Flandres et simplement expédié par voie terrestre ou maritime.

Un autre exemple mérite d'être cité. Il s'agit du cycle d'*Éliézer et Rébecca* peint par Martin de Vos (1532-1603) pour la paroisse Saint-Patrice de Rouen. Cette suite de six tableaux – ils étaient huit à l'origine, retraçant les épisodes qui conduisent au mariage d'Isaac et Rébecca – a été exécutée par le jeune artiste anversois peu après son retour d'Italie en 1558. Par son ampleur, l'ensemble évoque les églises vénitiennes décorées par Véronèse et Tintoret ; on dit que Martin de Vos a fréquenté l'atelier de ce dernier. L'*Histoire d'Éliézer et Rébecca* constitue sa première commande documentée : le tableau illustré ouvre le cycle et porte l'inscription « M. VOS 1562 » (**fig. 8**). À l'évidence, il s'agit d'une importation. L'église Saint Patrice avait fait l'objet d'une reconstruction de 1535 à 1560. Située au Nord-Ouest de la ville forte, la paroisse comptait de nombreux parlementaires, dont on connaît par ailleurs l'érudition et le goût des livres. Les panneaux ont échappé à l'épisode iconoclaste rouennais car ils n'étaient pas encore livrés. Ils ont finalement trouvé place sur les cimaises du musée des beaux-arts de Rouen à la suite des confiscations révolutionnaires. Une autre version d'*Éliézer et Rébecca à la fontaine*, jugée plus précoce, appartient à la collection Alfonsi à Crémone. Elle pourrait signifier que l'artiste était déjà connu pour ce type de composition. En tous les cas, ce sont des Rouennais qui semblent avoir lancé sa carrière. Par son sujet rare tiré de l'Ancien Testament et son chromatisme audacieux, il résume à merveille le goût des années 1550 et 1560.

Fig. 8 : Martin de Vos, *Eliézer et Rébecca à la fontaine*, signé et daté 1562. Huile sur bois transposée sur toile. Rouen, musée des beaux-arts. Peint à Anvers pour l'église paroissiale Saint-Patrice de Rouen, ce tableau prenait place dans un cycle de huit panneaux, daté 1562-1563. Il s'agit de la première commande d'importance passée au jeune Martin de Vos à son retour d'Italie.